

# INSCRIPTIONS TURQUES DE L'ORKHON

(Suite<sup>1</sup>.)

## APPENDICES

### I

S'il en faut en croire les meilleurs historiens de l'antiquité turque, le vizir de Ghazân, Rashîd ad-Dîn et le sultan du Khvârizm, Aboû 'l-Ghâzî, ainsi que les historiens chinois, le nom de *Turk* doit s'appliquer à la plus grande partie des peuples et des tribus qui ont habité la Tartarie et la Mongolie, aussi bien aux Huns<sup>2</sup> qu'aux Tartares et aux Mongols. « Les peuples que l'on appelle aujourd'hui *Mongols*, dit Rashîd ed-Dîn<sup>3</sup>, n'étaient point nommés ainsi anciennement, car ce terme a été inventé après leur époque... » Dans le même ouvrage<sup>4</sup>, il s'exprime ainsi : « Les *peuples turcs* que l'on appelle aujourd'hui *Mongols* ne portaient pas ce nom dans l'antiquité... Aujourd'hui la tribu قومی از اقوام اترک dite *mongole* مغول n'est qu'un des *peuples turcs* اترک et c'est à cause de la gloire et de la puissance qu'ils ont acquises que

1. Voir *Revue archéologique*, mai-juin, novembre-décembre 1898.

2. En chinois *Hioung-nou*. A. Rémusat n'admettait point que les *Hioung-nou* des Chinois fussent les mêmes que les Hunni, Chuni, Οὐννοι, Χοῦννοι des auteurs occidentaux. « L'identité des Huns et des *Hioung-nou*, qu'il (De Guignes) n'a pas cru nécessaire de démontrer, suppose résolues une foule de questions historiques dont il n'a pas même fait mention » (*Recherches, Discours préliminaire*, p. xlvj). Plus loin ce n'est qu'« un rapprochement qui n'est fondé que sur une légère analogie des sons » (*ibid.*, p. 11). On ne voit pas sur quels autres arguments se basait l'illustre sinologue pour nier une identité à peu près évidente. Les mouvements des *Hioung-nou*, mentionnés par les historiens chinois, coïncident parfaitement avec les invasions des Huns. De plus la transcription *Hioung-nou*, représente exactement la forme latine et grecque, *hioung* rendant le son *houn*, cf. *altoun*, « or » rendu en chinois par *(ng)an-toun*, *yanki* nouveau (turc osmanly يکی *yeni*) est transcrit *yan(g)-ki*; *ai*, mois, par *(ng)a* (*Vocabulaire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale).

3. *Histoire des tribus*, p. 8, p. 41.

4. « Les tribus mongoles, dit-il plus loin (*ibid.*, p. 175), étaient une variété des *peuples turcs* ». اقوام مغول صنفی از اقوام اترک بوده اند. Le même historien revient encore plus loin (p. 238) sur le même point et se montre aussi affir-

toutes les autres *tribus turques* ont reçu le nom de Mongols. C'est la même raison qui avait fait donner auparavant à ces mêmes tribus turques le nom de Tatars<sup>1</sup>.

Abel Rémusat, qui ne connaissait point les textes de Rashid ad-Dîn, mais seulement la traduction assez médiocre d'Abou 'l-Ghâzi, accuse ce dernier et en général les historiens musulmans de « s'être efforcés de rattacher l'origine des Tartares aux généalogies des patriarches, les traditions des Mongols à celles des Turks et par là d'avoir confondu ensemble des nations qui n'avaient rien de commun. « C'est un reproche, dit-il, que l'on peut adresser au Sultan du Kharizme, Abou 'l Ghazi et suivant toute apparence à Rachid ed Din, que le premier semble avoir scrupuleusement pris pour guide. De la fusion que ces écrivains ont voulu faire, il'en est résulté une obscurité plus grande »<sup>2</sup>.

Les auteurs chinois paraissent même attribuer aux Mandchous une origine turque. Les Mantchous sont les *Niu-tchi* des historiens chinois et ils prennent soin de nous apprendre que les *Niu-tchi* s'appelaient primitivement *Mo-ko*. Ces *Mo-ko* avaient la plus grande ressemblance avec les *Khi-tan* qui étaient les descendants des *Sian-pi* et des *Wou-hoan*, deux branches de la grande famille des *Toung Hou* au même titre que les *Jouan-Jouan*<sup>3</sup>. Or, Rémusat lui-même nous apprend<sup>4</sup>, plus loin, qu'une tribu des *Jouan-Jouan* était les *Kao-tchhe*... et qu'eux-mêmes descendent des *Hioung-nou*, c'est-à-dire qu'ils sont des Turks, d'où il s'ensuivrait, si les auteurs chinois sont bien exacts, que les *Niutchi* ou Mandchous étaient des Turcs.

matif. Il parle en effet des *peuples turcs* que l'on appelle *Mongols Niroûn* نىرون et qui forment une *tribu mongole* » (*ibid.*, p. 63). « Les enfants qui naissent aujourd'hui se figurent que toutes ces tribus (*les tribus turques*) étaient appelées dès l'antiquité du nom de Mongols, mais il n'en est rien; car dans les temps anciens, les Mongols n'étaient qu'une branche *des peuples turcs nomades* » صحرانشینان.

1. *Histoire des tribus*, p. 62. « Les *Tatars* étaient l'une des plus célèbres des *tribus turques*; on s'est habitué à donner son nom à celles qui étaient moins célèbres, de même que plus tard à l'époque de Djingiz-Khân et du triomphe des tribus mongoles dont il était le chef, on s'est habitué à appeler Mongols, les Djelair, les Ouirât, les Naiman... et les Tatars eux-mêmes, quoique ces tribus eussent toutes depuis longtemps un nom traditionnel ». C'est de même qu'environ deux siècles plus tard, le nom de Tatar était de nouveau appliqué à Timour qui était turc, ainsi qu'à toutes les tribus turques.

2. *Ibid.*, p. 326.

3. Rémusat, *Recherches*, p. 147. *Toung-hou* est évidemment la transcription du mot Tongous. Il arrive quelquefois que les mots terminés par un s perdent cette lettre en passant dans la transcription chinoise, mais bien plus souvent s finale est rendu par le caractère chinois qui se lit *sse*, *toungous* « cochon » est transcrit *toun-kou-sse* dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale.

4. Rémusat, *Recherches*, p. 237.

La différence des langues turque, mongole, mandchoue et finnoise est certainement l'un des arguments les plus forts que l'on puisse invoquer pour nier toute espèce de communauté entre les divers peuples qui les parlent. Il est certain qu'à première vue, le mongol paraît aussi loin que possible du turc oriental ; sauf quelques mots communs dans les deux langues, mais dont la majorité a été empruntée par l'un ou l'autre idiome, tout le reste semble très différent. Cependant le mongol n'est pas plus loin du turc que le grec moderne ne l'est de l'anglais et du persan ou le maharatti du portugais, ou le français du persan<sup>1</sup> ; et cependant ces langues ont, à n'en pas douter, une origine commune. Mais nous ne pouvons l'établir, d'une façon indiscutable, que parce que nous connaissons le sanscrit et les langues indo-européennes anciennes, qui nous fournissent tous les maillons d'une chaîne qui, sans ce secours, serait impossible à renouer.

Il n'en est malheureusement pas de même pour les langues du nord de l'Asie, qui n'ont été fixées par l'écriture qu'à une époque relativement très récente, et dont nous ne connaissons jusqu'à présent aucun dialecte tant soit peu archaïque, qui jouerait vis-à-vis du mongol et du turc le rôle du sanscrit védique vis-à-vis des langues italiques, helléniques, gothiques et irano-aryennes : c'est pourquoi tout rapprochement entre les langues des trois groupes mongol, finnois et turc est beaucoup plus difficile et aléatoire qu'entre les langues indo-européennes et n'offre jamais la même sûreté.

Il y a cependant entre le mongol et les dialectes turcs des points de contact certains, sans qu'il soit possible d'y voir le résultat d'emprunts, et Rémusat (*Recherches*, p. 138) se fonde trop sur la différence des vocabulaires quand il dit : « à part une légère conformité dans quelques règles grammaticales... elles sont au fond des idiomes tout à fait distincts. » Il est facile de citer un nombre considérable d'exemples qui prouvent que cette « légère conformité dans quelques règles grammaticales » va souvent plus loin que celles qui existent entre la flexion du russe et celle du latin. « Quatre » se dit en mongol *dörban* et *dört* تورت en turc ; 1000 est en mongol *minkghen*, en turc *ming* مینگ. Il est difficile de douter de l'iden-

1. On ne se douterait guère en effet que le mot français *cœur*, l'allemand *herz*, et le persan *dil* soient phonétiquement le même mot, et c'est cependant l'exacte réalité. *Cœur* se dit en sanskrit *hrdaya* ; en zend par le changement habituel de *h* en *z* et de l'*r* voyelle en *-ere-*, *zerehdhaya* ; en perse, ce mot devait se dire *\*daredaya* ou quelque chose d'approchant, avec l'alternance de *h* sanskrit = *z* zend = *d* perse, que l'on retrouve dans sk. *aham* = zend *azem* = pers. *adam* ; de *daredaya* est venu naturellement par le changement de *r* + dentale en *-l-* (comme dans *\*Partava* devenu *Pahlav*), *del*, *dil*. Dans le passage de la langue mère au grec et au latin, l'aspirée *h*, qui se trouve dans le sk. *hrdaya*, correspond à une gutturale *k* comme dans le mot sanskrit *aham*, latin *ego*, grec *ἔγω* ; d'où la forme *cor* pour *\*cord*, génitif *cord-is*.

tité d'un des suffixes du pluriel, en mongol *-nar*, *-ner*, en turc *-lar*, *-ler*, du suffixe du génitif mongol en *-on*, *-in*, et de celui en *-n* des inscriptions de l'Orkhon et du turc osmanly. Le suffixe du pluriel du mongol en *-t*, *-d*, se retrouve dans les inscriptions turques de l'Orkhon, et de même le pluriel mongol en *-is* se trouve représentée dans tous les dialectes turcs par les formes pronominales, par exemple dans les formes turques *biz*  $\zeta$  pour *\*ben-is*, *siz*  $\zeta$  pour *sen-is*<sup>1</sup>. Le pronom offre encore des similitudes plus grandes dans tous les dialectes de la Tartarie, y compris le finnois, comme le prouve le tableau ci-dessous qui donne les différentes formes du pronom de la première et de la seconde personne du singulier, en mongol, manchou, turc et finnois<sup>2</sup>.

Ce tableau suffirait seul à prouver la parenté des quatre langues ; on voit l'identité du pronom mongol et manchou d'une part et du turc et du finnois d'autre part, ces deux dernières langues se distinguant du premier groupe, en ce qu'elles ont conservé au nominatif l'*n* tombé en mongol et en manchou, mais qui reparaît au génitif. Cette identité se poursuit encore plus loin ; le génitif finnois est en *-n* comme en turc et en mongol, ex. : *tytär*, fille (rad. *tyttäre*), gén. *tyttäre-n* ; le pluriel finnois est en *t* comme en mongol et dans le turc de l'Orkhon. Le pronom interrogatif finnois *ken* « qui ? » (pour les personnes), est identique au turc *kim*<sup>3</sup>  $\text{كيم}$  « qui ? » ; *mikä* « quoi ? » est composé de *mi* qui correspond au turc *vä* « quoi ? » des inscriptions de l'Orkhon avec le suffixe *-kä* (osm. *né ä*). Le thème du verbe substantif est identique en finnois et en turc : turc *ol-mak* (rad. *ol-*) « être », finnois *ole-*, *ole-n* « je suis », *ole-mme* « nous sommes ». On peut encore citer la formation des nombres ordinaux

1. L'alternance de *s* en *z* est courante dans les dialectes turcs. — En disant que *biz* est pour *ben-is* et *siz* pour *sen-is*, nous n'entendons nullement déterminer si le *n* de *ben* et de *sen* au nominatif est primitif, et s'il est tombé en mongol et en manchou, ou s'il n'est qu'une nasalisation postérieure de la voyelle du pronom. La première de ces hypothèses semble néanmoins la plus vraisemblable, puisque le *n* reparaît au génitif du mongol et du manchou et qu'il se trouve à tous les cas du pronom finnois ; *bi* mongol et manchou est abrégé de *\*bin* :

2.		Mongol.	Mandchou.	Finnois.	Turc.
1 <sup>re</sup> pers.	{ Nominatif	<i>bi</i>	<i>bi</i>	<i>minä</i>	<i>men, ben</i>
	{ Génitif	<i>minu</i>	<i>mini</i>	<i>minun</i>	<i>miniñ</i>
2 <sup>e</sup> pers.	{ Nominatif	<i>tsi</i>	<i>si</i>	<i>sinä</i>	<i>sen</i>
	{ Génitif	<i>tsinu</i>	<i>sini</i>	<i>sinun</i>	<i>seniñ</i>

3. Avec l'équivalence de *m* en *n* qui se remarque entre les mots finnois et turcs. Cf. le pronom suffixe finnois de la 1<sup>re</sup> personne du singulier *-ni* à côté du turc *-m*.

mongols en *-tsi* : *nadan*, sept, *nadan-tsi*, septième qui correspond à la formation des dialectes turcs en *-dji*.

Il semble bien cependant, par différents passages de ses *Recherches sur les langues tartares*, qu'Abel Rémusat considérait la conjugaison de tous les dialectes turcs comme établie sur un plan identique à celui de la conjugaison mongole et mandchoue, puisqu'il voyait dans les auxiliaires du turc un emprunt ou une imitation de la flexion des langues européennes. « Depuis l'extrémité de l'Asie on ignore entièrement l'art de conjuguer les verbes, ou du moins les participes ou gérondifs jouent le rôle principal dans les dialectes tongous et mongols où la distinction des personnes est inconnue. Les Turcs orientaux en offrent quelques traces..., enfin ceux des Turcs qui touchaient autrefois à la race gothique dans les contrées qui séparent l'Irtish du Jaïk..., ont de plus quelque chose de commun avec les nations gothiques, la conjugaison par le moyen des verbes auxiliaires, et, malgré cette addition qui semble étrangère à leur langue, celle-ci conserve quelque chose du mécanisme gêné des idiomes sans conjugaison » (*Recherches*, p. 306).

Si cette théorie qu'A. Rémusat avait en partie empruntée à Adelung est fort ingénieuse, il est difficile de l'admettre, et il serait fort dangereux de voir dans l'auxiliaire osmanly وار *var*, ouïgour بار *bar* « y avoir, exister, être » un emprunt à un mot gothique, origine de l'allemand *war*.

Rémusat entend parler ici de la tribu des *Ou-soun* qui à plusieurs reprises furent les ennemis des Huns<sup>1</sup>. Les Chinois disent que ces hommes différaient par la langue et le type de toutes les autres tribus, car ils avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. Ces caractéristiques ne sont peut-être pas suffisantes pour en faire une tribu<sup>1</sup> gothique, car elles s'appliquent aussi bien, peut-être même mieux aux Finnois<sup>2</sup>.

D'ailleurs, s'il y a eu confusion voulue entre les tribus mongoles et turques<sup>3</sup> ce n'est pas à Rashîd ed-Dîn qu'il faut l'imputer, mais bien aux historiens turcs plus anciens qu'il a suivis.

1. *Recherches*, p. 328. Sur cette tribu, voir De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. LXIV-LXVIII, *id.*, p. 78; en l'an — 105, un de leurs chefs épousa une princesse chinoise qui dans ses poésies se plaint amèrement de n'avoir pour toute nourriture que la viande crue et du lait caillé (*id.*, p. 62).

2. Il est bon de remarquer que *ousoun* est un mot mongol, emprunté par le turc et qui signifie « eau ».

3. Dans les historiens postérieurs les noms de Mongols, Tatars, Turks sont employés les uns pour les autres. On lit dans l'ouvrage historique de Maḳrîzî (ms. ar. 1726, f. 74 verso) :

فِيهَا مَاتَ طَاغِيَةُ الْمَغُولِ وَالنُّتْرُ جَنْكُصْ خَانَ الْقَرْبِ مِنْ صَارُو بِالِقِ

« Cette année (625) mourut l'empereur des Mongols et des Tatars, Djiogîz-Khân dans le voisinage de Sâroû bâliḳ ».

## II

التان دبتر. Comme le mot *dabtar*, livre, est en persan un doublet de *daftar* دفتر, on pourrait être tenté de voir, dans *dabtar*, la traduction d'un mot mongol ou turc, mais ce serait une erreur. En effet, ce mot se rencontre aussi dans la langue mongole, et le mandchou l'a emprunté à cet idiome sous la forme *deptelin*. Abel Rémusat (*Recherches sur les langues tartares*, Paris, 1820, p. 137) admet l'étymologie de Klaproth qui voyait dans ce mot un emprunt au chaldéen דבטרא « d'un autre côté, dit-il, διφθέρα (parchemin pour écrire) semble venir de la même source... » Il y a là une double erreur, διφθέρα est un mot grec et le chaldéen דבטרא n'est point un mot sémitique, mais bien un des multiples emprunts du chaldéen au grec. De plus et ce n'est probablement pas par le chaldéen *diptera* que ce mot s'est introduit dans le mongol et de là dans le mandchou, mais plutôt par l'intermédiaire du persan دبتر, دفتر également emprunté au mot grec.

Il y a dans les mêmes langues d'autres mots d'origine grecque, comme l'a reconnu Abel Rémusat, p. 137, par exemple l'ouïgour *noum*, traduit dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale

經 *king* « livre sacré », qui semble bien correspondre au grec νόμος « loi ». Ce mot est devenu ناموس en arabe et a pris bien d'autres acceptions qu'il serait trop long d'énumérer ici.

J'ignore si l'on doit voir dans le mot turc *pitek* « écriture, lettre » un mot d'origine étrangère; ce mot est traduit dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois*, 文 *wen* « littérature » et 書 *chou* « livre », *pitek ning yourouki* est traduit dans cet ouvrage *wen y* « discours splendide »; *pitek oukha* est rendu par *tou chou* « qui étudie les livres ». Il serait assez tentant de le rapprocher du mot sanscrit *pitaka* « boîte à livres ». Il faut remarquer cependant que ce mot se trouve dans tous les dialectes asiatiques : بيتماك *bitmek* « écrire », بيتك *bitek* « livre, lettre »; « livre » se dit en mandchou *bitkhe*; en mongol *bidji-kou* signifie « écrire » et *bidjikdji* « écrivain » (avec le changement connu de *t* turc en *dj* mongol). Il n'y aurait cependant rien d'absolument impossible à ce que ce mot ait été emprunté par des tribus d'origine turque à l'époque où, comme nous l'apprend le pèlerin chinois Hiouen-Tsang, un grand nombre de leurs chefs étaient convertis au bouddhisme. Ce mot aurait passé de là dans les autres langues, sauf dans le dialecte des Turcs osmanlys. Mais, il se

peut aussi que la racine *bit-*, *bidj-* soit d'origine purement tartare<sup>1</sup>. Dans le même *Vocabulaire ouïgour-chinois* on trouve les mots *kaghad*, traduit *tchi* « papier », c'est évidemment le persan کاغذ *kaghad* et *kilem*, traduit *pi* « plume », transcription du mot arabe قلم *kalam*.

## III

*Résumé de l'Histoire des tribus turques<sup>2</sup>.*

I. Tribus appelées MONGOLS du temps de Rashîd ad-Dîn quoiqu'anciennement elles ne portassent pas ce nom (p. 41).

DJELAIR<sup>3</sup> se divise en dix branches :

Djâit, Oûyât, Touîrî, Kouîmsâoùt, Toûlankkît, Kankkâoùt, Kouîrkîn, Toukkrâoùt, Nyâlkan, Soukkoût.

SOUNIT (p. 55), donne naissance à la tribu de Kirkin.

TATAR (p. 61)<sup>4</sup>. Toutes les tribus tatares comptent 70.000 familles<sup>5</sup>.

1. Dans ses *Abhandlungen über die Sprache und Schrift der Uiguren* (Paris, 1820, p. 23, col. 1), Klaproth rapproche le verbe russe писать « écrire » du mot *bitik* du *Vocabulaire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale. C'est là une erreur, car ce verbe se rattache à une racine indo-européenne qui se retrouve dans le persan نوشتن *nivishtan*, نبشتن *nibishtan*, ancien perse *ni-pishtaniy* de la racine *pish* avec le préfixe *ni-*.

2. Extrait de la Chronique de Rashîd ad-Dîn intitulée جامع التواريخ.

3. Dans la transcription des noms de ces tribus, sauf dans ceux écrits en capitales, j'emploierai les signes des voyelles longues pour marquer que, dans l'orthographe de ces mots, l'auteur persan se sert des voyelles de prolongation. Mais cet emploi n'indique nullement qu'il faille y voir une distinction entre les voyelles brèves et les longues que les peuples turcs ne connaissent point. C'est la tribu nommée *Djelaid* par les historiens mongols.

4. La plupart du temps, dit Rashîd ad-Dîn (p. 61), les Tatares ont reconnu l'autorité du souverain du pays de Khitâi et lui ont payé tribut, mais en tout temps, quelques-unes de leurs tribus se sont insurgées contre ce souverain, et il a dû mettre ses armées sur pied pour réduire ses turbulents vassaux. Les tribus tatares étaient constamment occupées à se faire la guerre, mais dès qu'un conflit éclatait entre l'une d'elles et une tribu mongole, toutes les tribus tatares abandonnaient pour un instant leurs ressentiments et s'unissaient pour tomber ensemble sur les Mongols (p. 65). On sait que les peuples tatares furent les grands ennemis de Djingîz-Khân.

5. Litt. : « maison », et par extension « famille ». On trouve aussi dans ce sens le mot *khargah* خركاه « tente ». On lit dans l'ouvrage historique de Maḳrîzî, *Solouik*, ms. ar. 1726, f. 12 verso :

Ils habitent près du pays de Khitâi et principalement dans l'endroit nommé Boûirnâoûr. Ils se subdivisent en six peuplades :

Toûtoûklyoût Tâtâr, la plus estimée de ces tribus; tous les hommes de cette tribu sont nommés Toûtoûkaltai et les femmes Toûtoûkaltchîn.

Andji Tâtâr; tous les hommes de cette tribu étaient appelés Andjitâi et les femmes Andjîn.

Djaghân Tatâr.

Koûyîn Tâtâr; tous les hommes de cette tribu étaient nommés Koûtâi et les femmes Koûtchîn.

Narâyît Tâtâr; les hommes y étaient appelés Narâti et les femmes Narâtchîn.

Barkoût Tâtâr.

MARKIT<sup>1</sup> (p. 90), aussi appelés OUROUYOUT. — Cette tribu se subdivise en Moûdân, Toûdâklîn, Oûhar Makrit, Djyouûn.

KOURLOUAOUT (p. 97)<sup>2</sup>. — Cette tribu était l'alliée des Konkôrât, des Iltchîkin et des Barçoût; elle se divisait en deux branches : les Djouûnk-koûrkin et les Oûimaçoût.

TARGHOUT (p. 100). — Râshîd ad-Dîn dit que de son temps un homme de cette tribu était venu en Perse de la cour du Kâ'ân, mais qu'on n'y connaissait personne qui fût célèbre. Il cite toutefois une épouse خانون de Bourtân-Behâdoûr, qui était originaire de cette tribu; elle s'appelait Soûnikil Koûtchîn.

OUIRAT<sup>3</sup>. — Dès les temps les plus reculés, cette tribu se divisa en plusieurs branches, qui avaient chacune un nom, mais ils manquent dans tous les manuscrits. Ils habitaient sur le bord des sept fleuves<sup>4</sup> *سكن موران*.

فاسلم من الترك خمسة الف خرگاة وتفرقوا في بلاد الاسلام ولم تاخر من الاسلام  
سوى الخطا والتار بنواحي الصين

« Cinq mille familles turques embrassèrent l'islamisme et se répandirent dans le monde musulman; il ne resta de rebelles à cette religion, que les habitants du Khitâ et les Tatars qui habitent dans les environs de la Chine. »

1. Plusieurs Mongols disaient Makrit, au lieu de Markit, mais ce n'est qu'une simple interversion dont les dialectes turcs offrent bien d'autres exemples.

2. On trouve comme variante de ce nom Koûrloût.

3. La vraie prononciation de ce mot est Euireut, dont les Chinois ont fait Eleuth.

4. *Mourân* موران signifie fleuve; ce mot se trouve traduit dans le *Vocabu-*

*laire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale 江 *kiang* « grand fleuve » et exprimé phonétiquement par *mo-lien*. On sait que ce mot se trouve très souvent employé dans le nom des fleuves du nord de la Chine. Un fleuve de

Rashîd ad-Dîn dit que, quoique leur langue fût mongole, elle offrait cependant plusieurs différences avec le mongol pur. Il cite par exemple le mot « couteau » que les Mongols appellent *kîtoûkâ* کیتوقا et les Oûîrât *جدغه djadgha*.

BARGHOUT (p. 109), KOURI, TOULAS et TOUMAT. — Ces peuplades habitaient ensemble; leur habitat se trouvait dans les environs de la Selinga سلینگه, sur les confins du territoire habité par les Mongols. Ils l'appelaient Barghoûdjîn Toûkoûm. Ces parages étaient aussi habités par d'autres tribus qui y avaient établi leur campement tels que les Oûîrât, les Bouîghâdjîn, les Karmoûdjîn et enfin par une peuplade nommée Houyîn Oûryânkka<sup>1</sup>. Ils ont tous été soumis par Djingîz-Khân.

Les BARGHOUT, quoique d'origine différente des ILTCHIKIN, étaient cependant leur alliée; quant aux TOUMAT, parents des Barghoût, ils habitaient sur les confins du pays des Kirghizes. Ils furent les alliés de Djingîz-Khân.

BOULGHATCHIN et KARMOUTCHIN (p. 112). — Ils habitaient comme les précédentes tribus sur les frontières du pays des Kirghizes dans le lieu nommé Barghoûtchîn Toûkoûm.

OURASOUT, TALANKOUT et KASTAMI (p. 112). — Ils ressemblaient aux Mongols, habitaient également sur les limites du pays des Kirghizes et du Kem-Kemdjyoût dans des forêts, comme beaucoup de peuples mongols. Aussi les nommait-on « tribus de la forêt ».

OURYANKKAT habitant dans les forêts (p. 114), اوریانکفت پیشه. — Ils étaient apparentés aux autres Oûryânkkât, ne se servaient pas de tentes et se vêtissaient de peaux de bêtes. Ils n'avaient ni bœufs, ni moutons, qu'ils remplaçaient par des buffles et des moutons de montagne. Ils vivaient dans une complète barbarie; aussi personne d'eux n'avait-il quelque notoriété à l'époque de Rashîd ad-Dîn.

KOURKAN et SAKAIT (p. 118). — Ils furent les alliés de Djingîz-Khân<sup>2</sup> dans ses guerres contre les Taïdjyoût.

moindre importance se dit *okous* اوکوس, transcrit en chinois *ou-kou-sse* et traduit 河 *ho* « petit fleuve, rivière ».

1. La tribu mongole de Bâiloûk بایلوک ou Bâiloûk بایلوک habitait dans le même pays que les quatre précédentes (Rashîd ad-Dîn, *Histoire des tribus turques*, p. 168).

2. Suivant Rashîd ad-Dîn, *Histoire des tribus*, p. 212 et 212, *djingîz* est le pluriel du mot mongol *djing* چینگ qui signifie « solidement établi, fort ». Il nous apprend que ce mot a la même signification que *kour* کور qui entrait dans la composition du nom du souverain du Karâkhitâi, Koûr-Khân کورخان,



du Khitâi ; elle comptait quatre mille familles خانہ. Les souverains du Khitâi leur confiaient le soin de défendre leur empire contre les Mongols, les Kerâit, les Nâimân et les nomades qui erraient sur les frontières.]

A l'époque de Djingiz-Khân, le prince de cette tribu se nommait Alâkoûsh-tikîn ; Tâyânk-Khân, prince des Nâimân, voulut l'attirer à lui et lui faire déclarer la guerre à Djingiz-Khân, mais Alâkoûsh-tikîn l'avertit de ce fait, ce qui lui valut une grande récompense.

TANKKOUT (p. 152)<sup>1</sup>. — Cette tribu habitait de préférence les villes et les villages ; son armée était très considérable et elle lutta longtemps contre Djingiz-Khân. Les gens de cette tribu appelaient leur souverain *lônk shâdirghoû* لونك شادرغو.

OUIGHOUR اويغور (p. 158). — Cette tribu étant à juste titre une des plus célèbres tribus turques, il n'est pas inutile de donner sur elle quelques détails plus complets que sur les précédentes<sup>2</sup>. Suivant le récit des historiens turcs, le prophète Noé نوح, qu'ils nomment Aboûldjà Khân, eut pour fils Dib-Bâkoûi<sup>3</sup> qui eut lui-même pour fils Kârâ-Khân, Or-Khân<sup>4</sup>, Kour-Khân et Kiz-Khân, tous les quatre infidèles. Kârâ-Khân succéda à Dib-Bâkoûi et eut un fils qui pendant trois jours et trois nuits refusa de prendre le sein de sa mère. Chaque nuit, la mère voyait en songe son enfant qui lui disait : « O ma mère ! si tu veux croire au vrai dieu et l'aimer, je prendrai ton sein. » Comme son mari et ses parents étaient tous infidèles, elle eut grand'peur que, si elle faisait profession d'adorer le vrai Dieu, ils ne la fissent périr avec lui. Elle se mit donc à prier Dieu en secret et dès ce moment elle put l'allaiter. A l'âge d'un an, toute la famille s'étant réunie pour donner un nom à l'enfant, celui-ci s'écria : « Je veux que vous me nommiez Oûghoûz. » Quand Oûghoûz fut arrivé à l'âge d'homme, son père lui choisit comme femme une de ses cousines qui était fort belle, mais Oûghoûz avertit en secret la jeune fille qu'il ne l'aimerait que si elle se convertissait au culte du vrai Dieu. Elle refusa et menaça Oûghoûz de le dénoncer à son père ; devant ce refus, il se détourna d'elle. Kârâ-Khân ayant voulu faire épouser à son fils une autre de ses cousines, cette tentative ne réussit pas mieux que la première et pour les mêmes causes. Kârâ-Khân lui offrit alors une troisième

1. Ils sont appelés *ho-si* 西河 dans le *Vocabulaire ouïgour-chinois* de la Bibliothèque nationale.

2. Ces détails sont pris d'un passage antérieur de l'ouvrage, servant pour ainsi dire d'introduction à l'*Histoire des tribus turques*.

3. *Dib* signifie « trône » ou « lieu où se trouve le trône » موضع تخت et *bakoûi* « grand ».

4. Le même nom que celui du fondateur de l'empire osmanly.

cousine, fille d'Or-Khân. Un jour, qu'Oùghoûz revenait de la chasse, il vit cette jeune fille occupée à laver des habits au bord d'une rivière; il s'approcha d'elle et lui demanda, comme aux deux précédentes, si elle voulait adorer le vrai Dieu. Elle accepta, devint la femme d'Oùghoûz et son mari lui interdit de fréquenter ses autres parentes qui étaient idolâtres.

Karâ-Khân et ses parents finirent par s'apercevoir de la cause pour laquelle Oûghoûz avait refusé les deux premières jeunes filles qu'on lui avait proposées. Un jour qu'il allait à la chasse avec quelques-uns de ses amis et de ses domestiques, son père et les autres membres de sa famille prirent la décision de le tuer. Sa femme put l'avertir à temps et quand Karâ-Khân et ses affidés vinrent assaillir Oûghoûz, ils le trouvèrent sur la défensive. Karâ-Khân fut tué dans le combat; la guerre se prolongea durant 75 ans au bout desquelles Oûghoûz fut vainqueur et conquît tout le pays qui s'étend depuis Tâlas et Sirem jusqu'à Bokhârâ. Plusieurs de ses oncles et de ses cousins qui avaient lutté infructueusement contre lui allèrent s'établir du côté de l'orient, et c'est d'eux que descendent tous les Mongols.

Quand Oûghoûz eut conquis tous ces pays, il fit dresser une tente d'or et fit préparer un grand festin auquel il convia ses parents, ses officiers, ainsi que tous les soldats qui avaient marché avec lui et il leur donna le nom d'Oûïghoûr *اويغور* qui signifie en turc « se joindre ensemble et donner secours <sup>1</sup> » *بهم پیوستن ومدد کردن*. Tous les peuples ouïghours descendent de ces personnes; il donna à une autre tribu le nom de Kankalî. Les tribus de Kiptchâk, Kîlidj et Aghâdjârî sont aussi du nombre des tribus qui furent des alliées d'Oûghoûz<sup>2</sup>.

Dans le pays des Oûïghours, il y a deux montagnes très élevées nommées, l'une Boûkarâtoû Boûzloûk, et l'autre Ashkoûn-loûk Tangrim, la montagne de Karâkoroûm se trouve entre les deux. Au sud de ces deux montagnes s'en trouve une troisième que l'on nomme Kout Dagh<sup>3</sup>.

1. On trouve aussi ce nom expliqué : « il s'est joint à nous et nous a porté secours » *بما پیوست ومدد و معاونت کرد*; ce mot n'est point une forme dérivée de la racine turque *oui* « aimer ». Il est probable que les étymologistes turcs voyaient, à tort ou à raison, dans le mot *ouïghour* *اوی غور*, les mots *ouï* *اوی*, que l'on trouve dans *اویقیز* *oikiz* « maîtresse »; litt. : « fille amie » (Vanbéry, *Cagat. Sprach.*, p. 229), et le mot *kour* *قور* « défense, garde, ce qui entoure » (*ibid.*, p. 316). Oûghoûz ou plutôt *eukuz* signifie « bœuf » et de là « gros, épais ». Les Oûghoûz étaient les tribus qui avaient le bœuf pour totem, tout comme les Tounkous avaient un sanglier.

2. Toutes ces tribus sont donc des tribus ouïghoures.

3. « La montagne de la félicité ».

Dans un lieu voisin de ces montagnes coulent dix rivières et dans un autre neuf; dans les temps anciens, c'est là que se trouvait l'habitat des Oûïghours. Ceux qui habitaient sur les bords des dix premiers de ces cours d'eau, étaient nommés les « Dix Oûïghours » (*on ouïghour* اون اويغور), et ceux qui étaient campés sur les bords des neuf autres rivières étaient nommés les « Neuf Oûïghours » (*tokouz ouïghour* توقوز اويغور). Voici les noms de ces tribus :

Otikir, Tôkir, Orkandar, Toûloû, Bâdâr, Adar, Outch', Tâbin, Kâ-mâlândjôû, Otikân.

Les Oûïghours appelaient leur prince *idikout* « celui qui possède le bonheur » خداوند دولت.

KANKALI<sup>2</sup> (p. 22). — Suivant Rashîd ad-Dîn, ce nom provient du fait suivant : lorsqu'Oûghoûz alla piller le pays où habitaient ses parents,

1. Rashîd ad-Dîn (*Histoire des tribus*, p. 39) fait descendre les Seldjoukides de Kanîk dont le nom signifie « il est aimé dans tous les endroits où il se trouve », quatrième fils du sixième fils d'Oûghoûz, Dîngîz-Khân. D'après Makrizî (*Solouk*, ms. ar. 1726, f. 11 verso), les Seldjoukides furent d'abord un ramassis de Turcs qui passaient l'été dans le pays des Bulghares et qui campaient l'hiver dans le Turkestan. وكان ابتدا امر السلجوقية انهم اخلاط من الترك كانوا يصبغون في بلاد البلغار ويشتون في تركستان. On lit dans le même ouvrage (folio 13) que les Seldjoukides étaient primitivement nommés Ghozzes par les Turcs وكان يعرفون بين الترك بالغزن. Les Turcs que l'on appelle Osmanlys appartiennent à une tribu dont le nom était *Ous* اوس ou *Ouz* اوز et que l'on trouve aussi sous la forme *awj*, autrement dit, la même que les *Outch* des *tokouz ouïghours*; on trouve également les Seldjoukides appelés de ce nom. On lit dans l'*Histoire d'Alep*, ms. ar. 1666, folio 218 recto:

فاسقط في ايدي المسلمين واستولى الباس عليهم وبعلمت امالهم انه ربما مانعه من طريقه  
من الاوج ومن قليج ارسلان

« Les musulmans perdirent tout courage et furent démoralisés; il ne leur restait d'espérance que de voir les Oudj et Kilidj Arslân lui barrer le passage (à l'armée de l'empereur d'Allemagne). » C'est sans doute le nom de cette tribu qui entre dans la composition de *Ouzkend* اوزكند, nom d'une ville de la Transoxiane dans les environs de Ferghana. On sait que *kend* ou *kent* كنت signifie dans le Turkestan « ville, village ». Suivant les historiens chinois, cette tribu habitait à l'orient des Kirghiz sur les bords de la rivière *Ous*, qui se jette dans l'Yénisseï à la hauteur du lac de *Khonso* (A. Rémusat, *Recherches*, p. 312-313). On doit chercher l'étymologie de ce nom dans celui d'Oûghoûz par la chute de *gh* et de la voyelle qu'il supporte; le nom de *Ghouz* donné aux Seldjoukides a la même origine : *Ghouz* = (Ou)ghouz et *Ouz* = Ou(gou)z : voir, plus haut, l'exposition de ces règles.

2. Tribus ouïgoures ainsi que les suivantes. Rashîd ad-Dîn dit que ces tribus quittèrent le nom d'Oûïghours, mais que leur exemple ne fut pas suivi par la majorité.

cette tribu était alliée avec lui ; pendant que les gens des autres tribus chargeaient leur butin sur leurs chevaux et leurs bœufs, ils le chargeaient sur leur cou ; d'où vient leur nom, car *kankali* قنقلى signifie « cou » en turc<sup>1</sup>.

KIPTCHAK<sup>2</sup> (p. 23). — Rashid ad-Din raconte que la femme d'un soldat tué dans une bataille se réfugia dans un arbre vide میان پوشیده et qu'elle accoucha d'un enfant mâle. Oûghoûz l'adopta et lui donna le nom de Kiptchâk tiré de *Kapouk* قپوق qui signifie en turc un arbre creux. C'est de lui que descendent tous les peuples Kiptchâk.

KARLOUK<sup>3</sup> (p. 24, 170). — Quand Oûghoûz revint du Ghoûr dans son pays, il arriva sur son chemin à une haute montagne ; la terre était couverte de neige ; plusieurs familles خانه restèrent en arrière, quoique cela fût sévèrement défendu. Aussi donna-t-il aux trainards le nom de « gens de la neige » خداوند برف ; leurs descendants formèrent la tribu de Kârloûk. Ils furent alliés de Djingiz-Khân ; à l'époque de ce prince, leur roi se nommait Arslân-Khân.

KALADJ. — Quand Oûghoûz se fut emparé d'Isfahan et se fut mis en marche pour retourner dans ses états, une femme accoucha en route ; par suite de la disette, elle n'avait point de lait. Son mari resta en arrière pour chercher de la nourriture ; à ce moment un chacal venait de prendre un faucon, l'homme le frappa à coups de bâton et le lui arracha. Il le donna à manger à sa femme qui retrouva son lait et put nourrir son enfant. Oûghoûz fut très irrité de ce retard et dit à l'homme *Kâl adj* قال اج « reste affamé », d'où on aurait fait le nom de Kaladj.

AGHADJARI. — Cette tribu habitait dans les forêts, aussi lui donna-t-on du temps d'Oûghoûz le nom de *Aghadj eri* اغاج ايرى, c'est-à-dire homme des bois, ce que les Mongols appellent *houjin ergen* هوين ارگان.

Les petits-fils d'Oûghoûz furent la souche de 24 tribus dans lesquelles rentrent tous les Turkomans qui sont dans le monde<sup>5</sup>.

1. Les Kankali sont les Patzinak des Byzantins et les Petcheneg des chroniqueurs russes. Aboû 'l-Ghâzî fait dériver leur nom de *kang* qui signifie « chariot ».

2. *Kiptchak*, en ouïgour, signifie « creux, désert, inculte » et par extension « vain » (Vanbéry, *Kudatku Bilik*, p. 223, col. 1). Ce mot est synonyme de l'ouïgour *kobi*, qui n'est autre que le mongol *ghobi*, désert.

3. Appelés *go-lu* en chinois ; sur cette tribu voir M. Thomsen, p. 71, note.

4. *Aghadj*, dans les différents dialectes turcs, signifie « arbre » et *er* (mongol *ara*) « homme ».

5. Rashid ad-Din donne une étymologie bizarre de ce nom ; il dit que quand

BAKRIN, aussi nommés MAKRIN (p. 166). — Cette tribu habite dans le pays des Oûighours, mais ils ne sont ni Mongols ni Oûighours ; ils furent les alliés de Djingiz-Khân, qui épousa une femme de cette tribu nommée Moûkâi-Khâtoûn.

KIRKIZ<sup>1</sup>. — Kîrkîz et Kem-kemdjyoût, dit Rashîd ad-Dîn (p. 168), sont deux provinces limitrophes qui forment un seul pays ; Kem-kemdjyoût est le nom d'un grand fleuve. Ce pays s'étend d'un côté jusqu'au Mogholistan, il a pour frontières la Selinga *سلنگه*, sur les bords de laquelle habitent les Tâidjyoût ; il est limité d'un autre côté par un grand fleuve que l'on appelle Ankkou *انكقوه* Moûrân, sur les confins de Abîr Sibîr, d'un autre côté la frontière est formée par un pays montagneux où habitent les Nâimân, ainsi que les Kôûrî, les Barghoût, les Toûmt et les Bâiloûk qui sont des tribus mongoles<sup>2</sup>. Les Kîrkîz nomment leur roi inâl *اينال* ; ils furent les ennemis de Djingiz-Khân.

Tribus turques appelées MONGOLS<sup>3</sup> dès l'antiquité ; elles se divisent en deux branches :

les tribus issues d'Oûghoûz et de ses enfants émigrèrent de leur pays dans la Transoxiane et la Perse, ils perdirent leur type et devinrent semblables aux Persans *تاجيك* ; aussi les Persans les appelaient-ils « semblables à des Turcs » *turk mân* (*énd*), *ترك مانند* ; de là on aurait fait le nom de Turkoman. On trouve en arabe un pluriel étrange de ce mot, à savoir *تراكمين*. On lit dans le *Soloûk* de Makrîzî, ms. ar. 1726, fol. 457 v<sup>o</sup>,

كانت التراكمين قد اغاروا على بلاد سيس ومعهم عسكر ابن قرامان

« Les Turkomans avaient déjà fait des incursions dans le pays de Sîs (la petite Arménie) avec l'armée d'Ibn Karâmân » (année 738 de l'hégire).

1. Les Kîrkîz sont divisés aujourd'hui en trois hordes : la *grande* qui est tributaire de l'empire chinois, et deux autres la *petite* et la *moyenne* qui sont soumises à la Russie (Rémusat, *Recherches*, p. 309). On donne dans le Turkestan une étymologie assez curieuse du nom de Kîrkîz pour être rapportée ici. Kîrkîz *كِرْكِيز* serait une abréviation de *kîrk kîz*, *كِرْكِيز* « les quarante filles ». On raconte que la fille d'un roi étant allée se promener avec trente-neuf autres jeunes filles qui lui servaient de demoiselles d'honneur, sur les bords d'un lac, virent flotter une écume à la surface de l'eau. Elles y trempèrent leurs doigts, ce qui eut pour résultat de les rendre enceintes. Le roi, s'apercevant de l'état de ces quarante filles, les chassa et elles allèrent se réfugier dans une forêt où elles donnèrent naissance à des enfants dont la descendance forma la nation kirghize. Voir dans l'ouvrage de M. le comte de Charencey plusieurs variantes de cette légende bizarre.

2. Voir plus haut le détail de ces tribus.

3. Le nom de Mongol se trouve écrit *Monkghol* dans la langue originale. Rashîd ad-Dîn dans son *Histoire des tribus*, p. 178, et Aboû 'l-Ghâzî dans sa *Shadjarat et-Turkî* donnent de ce nom propre une explication assez peu satis-

A) Les mongols Darlikin درلكين, c'est-à-dire les Mongols en général.

B) Les Mongols Niroùn نيرون, c'est-à-dire les Mongols de race pure.

A. — *Mongols Darlikin.*

Ce sont ceux qui descendent de Nikoûz et Kyân, les deux Mongols qui se réfugièrent dans l'Arkineh-koùn et qui vivaient avant l'époque de Douboùn Bâyan et d'Alânkavâ<sup>1</sup>.

L'habitat des Mongols se composait d'un vaste pays qui s'étend depuis les frontières du pays des Oûïghours jusqu'aux frontières du Khitâi et du pays de Djoûrdja جورجہ. Rashîd ad-Dîn rapporte que deux mille ans avant son époque, les Mongols se querellèrent avec les autres tribus turques et qu'une guerre s'ensuivit. Les Mongols furent anéantis et il ne resta que deux hommes et deux femmes qui prirent la fuite de peur d'être massacrés ; ils se réfugièrent dans une plaine fertile entourée de montagnes et de forêts dans lesquelles on ne pouvait arriver que par un sentier raboteux. Cet endroit s'appelait Arkineh-koùn<sup>2</sup>. Les Mongols s'y multiplièrent et chacune de leurs tribus prit un nom particulier<sup>3</sup>.

OURYANKKAT (p. 186), اورياكفت<sup>4</sup>. — Ces peuplades avaient l'habitude d'insulter le ciel, les éclairs et le tonnerre ; ils ne mangeaient jamais la chair d'un animal foudroyé.

KONKORAT (p. 195), قنقرات<sup>5</sup>. — Rashîd ad-Dîn rapporte au sujet de cette tribu la fable suivante : On raconte qu'un jour trois enfants naquirent d'une petite cruche d'or, et que de là naquirent plusieurs tribus turques. Ce n'est, dit l'historien persan, qu'une façon de parler tout allégorique ;

faisante. Ils prétendent que ce mot se serait primitivement prononcé *mongol* مونك اول signifiant « qui a du chagrin فروماندە et qui a le cœur pur ». Cette étymologie est assez suspecte, car il semble bien que la décomposition de *monkghol* en *mong ol* est une étymologie artificielle et ensuite parce que le mot *monk* مونك est un mot turc et non un mot mongol ; cf. turc oriental *monkâimaḳ* مونكايماق, être triste.

1. Ceci est en contradiction avec ce que dit plus loin Rashîd ad-Dîn et le *Mesalek al-Abṣâr*.

2. *Koùn* قون signifie une ceinture de montagnes et *arkineh* ارکنه « murailles ».

3. On appelait aussi ces Mongols *Kyat* قيات, pluriel de *Kyân* قيان, nom de leur ancêtre commun. *Kyân* signifie « un torrent violent qui se précipite du haut des montagnes ». C'est à cause de sa bravoure qu'on lui avait donné ce nom.

4. On a vu plus haut une tribu nommée les Ouryânkkât de la forêt, ils sont distincts de ceux-ci.

5. Les tribus appelées *Konkorât* habitaient dans la chaîne de montagnes qui sépare l'empire du Khitâi de la contrée où habitent les Mongols. Cette contrée est appelée *Outidjya* اوتيدجيا.

il l'explique en disant que la femme qui mit au monde ces trois enfants, se désignait elle-même par le nom de « cruche d'or », car les Mongols ont l'habitude de dire : « J'ai vu le visage d'or du roi », au lieu de dire simplement « J'ai vu le roi »<sup>1</sup> : Voici le nom de ces trois enfants :

Djoûrloûk Markân<sup>2</sup>, ancêtre des tribus Kōnkorat.

Kabâi Shireh qui eut deux fils : Ikrâs, origine de la tribu des Ikrâs, et Oulkoûnoût, origine de la tribu d'Oulkoûnoût.

Toûsboûdâô dont voici la descendance :

Toûsboûdâô

Karânoût

Koûnkalyoût, origine de la tribu de  
Koûnkalyoût.

|  
Masir Oûloûk.

|  
Koûrlâs, origine de la tribu de  
Koûrlâs.

|  
Iltchikin<sup>3</sup>, origine de la tribu d'Il-  
tchikin.

OURYAOUT (p. 211). — Cette tribu se subdivise en trois branches : Koûnkkitân<sup>4</sup>, Arlât<sup>5</sup>, Oûryâoût Kālankkoût; ces noms étaient primitivement le nom de trois frères dont la postérité a donné naissance à ces

1. Cette naissance miraculeuse étonne tellement Rashîd ad-Dîn qu'il en donne une explication réellement baroque. Ce mythe n'est point propre aux Mongols, car on le retrouve dans l'Inde et dans d'autres pays, sans qu'il soit naturellement question d'un emprunt quelconque.

2. Markân signifie « qui lance ses flèches droit au but ».

3. Iltchikin signifie « âne » dans la langue du Khitâi.

4. Ce mot signifie « qui a un grand nez ». Ceci est en contradiction formelle avec ce que dit le même auteur dans son *Histoire de Djingîz-Khân*, où il affirme que la tribu de Kounkkitân descend du fils de Kaïdoû-Khân, nommé Djâoûdjîn Hoûrkoûzand *جاوجين هوركوزند*. Les tribus de Hoûrikân et de Sandjyoût descendent également de lui, mais il est certain que cette dernière généalogie est à rejeter, en effet : l'auteur persan s'accorde dans son *Histoire des tribus turques* et dans son *Histoire de Djingîz-Khân* pour considérer les tribus de Hoûrikân et de Sandjyoût comme issues de Djâoûdjîn, fils de Kâidoû; or ces deux tribus font partie des Mongols Niroûn, c'est-à-dire des descendants d'Alânkavâ, rendue enceinte par la lumière, tandis que la tribu de Koûnkkitân fait partie des Mongols Darlikin, c'est-à-dire des descendants légitimes d'Alânkavâ. Or, il y a contradiction absolue entre ces deux affirmations.

5. « Qui est cher à son père et à sa mère ».

tribus. La tribu d'Oûryâoût Kalankkoût porte aussi le nom de Kalankkoût Tarkhân, elle a donné naissance à la tribu de Kartchîn.

HOUSHIN (p. 222).

SOULDOUS (p. 224).

ILDOURKIN (p. 232). — Cette tribu est une subdivision de la précédente.

BAYAOUT (p. 233). — Rashîd ad-Dîn cite deux subdivisions de cette tribu, les Djadi Bâyaôût et les Kahroûn Bâyaôût. Djadi est le nom d'un fleuve dans le Mogholistan, sur les bords duquel se trouve l'habitat des Djadi Bâyaôût; les Kahroûn Bâyaôût sont la partie nomade de cette tribu. Ils furent les alliés de Djingiz-Khân dans les guerres contre les Tâidjyoût. Dans son *Histoire de Djingiz-Khân*, Rashîd ad-Dîn raconte qu'un jour, le plus jeune, Kaïdjou Markan ayant tué un bœuf de montagne, un homme de la tribu de Bâyaôût nommé Bâyalik بايالېك lui vendit son fils pour un morceau de la chair de ce bœuf. Comme Koûloûn Sak était parent du mari d'Alânkavâ, il donna à cette femme l'enfant qui avait été vendu de cette façon et c'est de cet enfant qu'est née la plus grande partie de la tribu de Bâyaôût.

#### B. Les Mongols Nîroûn.

Ils descendent des trois fils qu'Alânkavâ<sup>1</sup> eut après la mort de son mari Doûboûn Bâyan : Boûkoûn Katghî, Boûkoû Saldjî et Boûzandjar.

KATKIN (p. 239). — Cette tribu descend du premier fils d'Alânkavâ, Boûkoûn Katghî, elle fut l'ennemie de Djingiz-Khân.

SALDJYOUT<sup>2</sup>. — Descend du deuxième fils d'Alânkavâ, Boûkoû Saldjî; tribu également ennemie de Djingiz-Khân.

TAIDJYOUT<sup>3</sup>. — Tire son origine de Djarka Lînkkoûm<sup>4</sup>, fils des Kâidoû-Khân. Ils habitaient sur les bords de la Selinga (*Tribus*, p. 168); les autres fils de Kâidoû furent Bâi-Sonkkoûr, ancêtre de Djingiz-Khân et Djâoûdjîn, ancêtre des tribus de Arikîn ou Harikîn<sup>5</sup>. Les Tâidjyoût furent les ennemis féroces de Djingiz-Khân.

1. Alânkava était de la tribu de Kourlâs, une des tribus des Mongols Darlikîn.

2. Évidemment un pluriel du nom propre Saldjî.

3. Rashîd ad-Dîn repousse l'assertion de quelques historiens turcs qui faisaient descendre cette tribu de Natchîn, fils de Doûtoûm Minin.

4. Dans la langue du Khitâi *lingkhoum* لېنگخوم signifie « grand émir »; les Mongols disent dans le même sens *linkou* لنکو.

5. Cette tribu est aussi appelée *Arikan* اريكان, *Harika* هرېکه et *Hourikan* هورېکان.

HARIKAN (p. 248). — Issus de Djâoûdjîn, troisième fils de Kâidoû.

DJINIS (p. 249). — Cette tribu est une subdivision de celle de Tâidjyoût; elle descend des deux fils de Djarka-Linkkoûm qui se nommaient Kandoû Djini et Olkâdjîn Djîni. *Djînis* est le pluriel de *djîni*<sup>1</sup>; cette tribu est aussi nommée Nikoûz, ce qui est déjà le nom d'une autre tribu mongole.

NOUTAKIN, OUROUT, MANKKOUT (p. 250). — Ces trois tribus tirent leur origine de Djâksoû, fils de Toumenâi-Khân; elles furent alliées des Tâidjyoût contre Djingîz-Khân<sup>2</sup>.

DOURBAN<sup>3</sup>, BARIN et SOUKYOUT (p. 259). — Ces trois tribus descendent de trois frères qui portent ce nom.

BAROULAS (p. 265). — C'est la tribu à laquelle appartenait l'émir Tîmoûr ou Tamerlan. Cette tribu tire son origine de Kâdjoûlaï, fils de Toûmenâi-Khân<sup>4</sup>.

HIDARKIN (p. 266)<sup>5</sup>. — Cette tribu de Hidarkin descend de Kâdjoûn, fils de Toûmenâi-Khân.

1. *Djîni* جينه signifie « loup », ces deux noms signifient « loup mâle » et « loup femelle ».

2. Sauf cependant quelques personnes de la tribu de Mankkoût qui se joignirent à Djingîz-Khân.

3. Rashîd ad-Dîn dans son *Histoire de Djingîz-Khân* (Saint-Petersbourg, 1868, p. 6) donne une autre version : il rapporte en effet que Kaidjou قايجو Markân, fils de Tamâdj, fils de Tadjî-kyân, fils de Bourta-Tchina, eût quatre fils dont il ne nous donne pas les noms. Les quatre fils, voulant se rendre dans un pays différent de celui qu'ils habitaient, traversèrent la mer sur un radeau. C'est d'eux que descendrait la tribu de Douרבân, ce mot signifiant « quatre » en langue mongole.

4. Rashîd ad-Dîn, dans son *Histoire de Djingîz-Khân*, p. 44, dit que ce Kâdjoûlaï eût pour fils Irdamdjou baroula اردم جو بروله. Ce nom se retrouve sur les inscriptions du tombeau de Tîmoûr et de Mirânshâh que j'ai publiées dans cette même *Revue*. Dans l'inscription de Tîmoûr, on lit distinctement Irdamdji Roubala اردم جي روبالا : et dans celle de son fils Mirânshâh, Irdamdji Berlas اردم جي برلاس. J'ai supposé dans ma traduction du premier de ces documents que Roûbala روبالا était une faute pour Berlas برلاس. La forme donnée par Rashîd ad-Dîn بروله, prouve qu'il n'était point utile de recourir à cette hypothèse, et que le nom propre qui se trouve sur le tombeau de Tîmoûr est bien à lire Irdamdji Roûbala. Le changement de *baroula* ou *roubala* n'étonnera point les personnes qui ont quelque connaissance de la phonétique des dialectes turcs. Néanmoins ma supposition était entièrement justifiée par ce fait que l'inscription de Mirânshâh porte Berlas au lieu de *roubala*. Il n'est pas inutile de faire remarquer que le nom propre Irdamdji est identique au mot turc osmanly *yardoundji* ياردم جي « qui porte secours ».

5. Rashîd ad-Dîn, *Histoire de Djingîz-Khân*, Saint-Petersbourg, 1868, p. 45,

DJOURYAT (p. 266). — Descendants du septième fils de Toûmenâi-Khân nommé Doûr Bâyan<sup>1</sup>; ils sont aussi appelés Djâdjitrât; ils furent les grands ennemis de Djingiz-Khân.

BOUDAT (p. 274). — Descendants de Bât Kalki, cinquième fils de Toûmenâi; ils furent alliés de Djingiz-Khân.

DOUKLAT (p. 275). — Descendants de Bouzandjar<sup>2</sup>, huitième fils de Toûmenâi; ils furent les alliés de Djingiz-Khân contre les Tâidjyoût.

YISOUT (p. 275)<sup>3</sup>. — Tribu issue de Djintâi<sup>4</sup>; neuvième fils de Toûmenâi-Khân; ils furent d'abord ennemis de Djingiz-Khân, et se soumirent ensuite à lui.

SOUKAN (p. 284). — Alliés de Djingiz.

KANKKYAT (p. 184). — Alliés de Djingiz-Khân.

KYAT BOURKIN. — Tribu issue de Oûnkin<sup>5</sup> Boûrkân, fils de Kâbûl-Khân<sup>6</sup>.

KYAT BOURDJAÏN<sup>7</sup>. — Tribu issue de Yisoukâi Bahadûr, père de Djingiz-Khân.

HOÛYÎN, tribu issue de Nikoûn Tâishi, fils de Burtân Behadûr<sup>8</sup>.

## IV

J'ai dit, dans une des notes précédentes, que le mot قان *kân* ne devait pas être considéré comme une faute de copiste et être remplacé par قان *kâ'an* ou par خان *khân* dans les passages où on le trouve; pour mieux établir ce fait, je ne crois pas inutile d'en donner plusieurs exemples tirés de différentes chroniques. On lit dans le *Dorret el-Aslak*, ms. ar. 1719, folio 126 v° :

فيها جهز القان خداينده بن ارغون . . . من جيشه ستين الفا

1. Appelé aussi Oûdoûr Bâyan, *ibid.*, p. 46.

2. Ce personnage est aussi appelé Bouzandjar Doûklân. Rashîd ad-Dîn, *ibid.*, p. 47. Doûklât est le pluriel régulier mongol de *doûklân*.

3. *Yisout* est le pluriel de *yisoun*, qui en mongol signifie « neuf ». Ce mot entre souvent dans la composition des noms propres mongols, par ex., *Yisoun timour* يسون تيمور, *Yisoun bogha* يسون بوغا.

4. Dans un autre passage de cette histoire, *ibid.*, p. 47, le fils de Toumenâi, ancêtre de cette tribu, est nommé Khataqa ختاقاي, tandis que la forme donnée ici est *djintâi* جنتاي. Cette dernière forme a beaucoup de chances d'être fautive, car le nom de ce personnage varie entre ختايي, ختاقاي, ختايي et حسايي.

5. Oûnkin signifie « jeune fille »; ce nom lui avait été donné à cause de sa beauté.

6. Rashîd ad-Dîn, *ibid.*, p. 46.

7. *Boûrdjakîn* signifie « qui a les yeux bleu foncé ».

8. Rashîd ad-Dîn, *ibid.*, p. 79.

« Cette année (707) le *ḵān* .Khodabendéh, fils d'Arghoûn, envoya un détachement de 60.000 hommes pris dans son année... » ; dans ce même ouvrage, folio 11 v°, on lit :

فيها وصل انقان هلاكو بن طلو بن جنكز خان . . .

« Cette année (656), arriva le *ḵān* Houlàgoû, fils de Toulou, fils de Djengis-Khân... »

Dans le manuscrit arabe 1516, folio 74 et 102 r°, le même prince est nommé هولاكو قان « Houlàgoû *ḵān* » ; on retrouve le même mot écrit *ḵān* dans les noms قان بردى *Ḷān-Berdi* ; برکه قان *Bērēkēh-Ḷān* (ms. ar. 1791, folio 37 r°). Enfin Maḵrīzī donne au fils du sultan Beibars le nom de برکه قان *Bērēkēh-Ḷān*.

E. BLOCHET.